



Lettres spirituelles de Fénelon Tôme 1



Stéphane Darbé

Tôme premier

Extraits

Fénelon



Il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut ; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu ; il faut que vous soyez une loi vivante qui porte la religion dans tous les cœurs ; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à entrer dans cette pratique de mort qui est le fond du christianisme. Il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse, pauvre et vil à vos propres yeux, au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance ; être attentif.

Accoutumez-vous, Monseigneur, à chercher Dieu au-dedans de vous ; c'est là que vous trouverez son royaume.

Il faut parler à Dieu avec confiance de vos faiblesses et de vos besoins.

Que deviendra la pauvreté de Jésus-Christ, si ceux qui doivent la représenter recherchent la magnificence ?

Jugez-vous vous-même, Monseigneur, comme vous croyez que Dieu vous jugera.

Il faut se faire tout à tous par un discernement de grâce, et supporter les faibles pendant qu'on perfectionne les forts.

On tolère ce qu'on ne saurait empêcher.

C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir le fruit de sa peine.

C'est dans le silence, que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien.

Le plaisir facilite l'exécution de certaines choses.

Dieu fait donc deux choses pour l'âme, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir

de manger ; tout cela est sensible. Pour l'âme, il donne la faim qui est le désir, et la nourriture ; mais en accordant ses dons il les cache, de peur que l'âme ne s'y complaise vainement : ainsi, dans les temps d'épreuve où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles, les désirs ardents et aperçus. Comme l'âme tournait en

poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu l'a réduit à ne sentir que dégoût, langueur, faiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels ; elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu ; mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très différent du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraision. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit : il n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir.

La vraie oraison n'est ni dans le sens ni dans l'imagination ; elle est dans l'esprit et dans la volonté.

C'est ce que font souvent bien des âmes sans y prendre garde ; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison ; elles sont toutes dans le sentiment.

C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement, tantôt l'illusion.

Il est aisé de se dire à soi-même : j'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour ; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant.

C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au bien-aimé.

Vous ferez beaucoup, pourvu qu'avec une intention générale et

très sincère d'entrer dans l'esprit des paroles de l'office, vous les récitez avec une présence amoureuse de Dieu, et une fidélité entière à recevoir toutes les vues et tous les sentiments que la grâce vous donnera.

Persévérez dans cet acte d'adoration sans scrupules : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible.

Pour le silence dont le roi prophète parle, c'est celui dont Saint-Augustin parle aussi quand il dit : que mon âme fasse taire tout ce qui est créé, pour passer au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu lui-même ; qu'elle se fasse taire aussi elle-même à l'égard d'elle-même ;

que dans ce silence universel, elle écoute le Verbe qui parle toujours, mais que le bruit des créatures nous empêche souvent d'entendre. Ce silence n'est pas une inaction et une oisiveté de l'âme ; ce n'est qu'une cessation de toute pensée inquiète et empressée, qui serait hors de saison quand Dieu veut se faire écouter. Il s'agit de lui donner une attention simple et paisible, mais très réelle, très positive, et très amoureuse pour la vérité qui parle au-dedans. Qui dit attention, dit une opération de l'âme, et une opération intellectuelle accompagnée d'affection et de volonté. Qui dit imposer silence, dit une action de l'âme qui choisit librement et par un amour méritoire. En un mot, c'est une fidélité actuelle

de l'âme, qui, dans sa paix la plus profonde, préfère d'écouter l'esprit intérieur de grâce à toute autre attention.

La peine ou est l'âme, en croyant avoir perdu Dieu, est une preuve qu'elle ne le perd jamais, et qu'elle n'est privée que d'une possession goûlée et réfléchie.

L'abandon n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves.

L'État passif, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre.

La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour qui veut tout pour Dieu et rien pour la créature.

La cupidité, qui est opposé à la charité, ne consiste pas seulement dans la concupiscence charnelle, et dans tous les vices grossiers ; mais encore dans cet amour spirituel et déréglé de soi-même pour s'y complaire.

L'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continual de l'époux bien-aimé.

J'ai dit que l'amour est un désir, et cela est vrai en un sens, quoiqu'en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir empressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élancement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas ; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir : mais si on entend par le désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir ; et, en effet, quiconque aime Dieu, veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par-là, et qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour, il cherche sans cesse son propre accroissement par la

destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous. Il tend par un mouvement paisible et uniforme à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement.

Ne vous comparez jamais à personne ; laissez-vous juger par les autres, quoi qu'ils n'aient pas une grande lumière. Ne comptez jamais sur vos expériences, qui peuvent être très défectueuses.

Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir ; mais quand on les recherche, quand on les préfère à la simplicité, quand

on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de la pure grâce.

La véritable grâce fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu.

Craignez votre esprit, et celui de ceux qui en ont ; ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement ; il ne s'accommode que des enfants et des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures : lisez pour vous

nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve.

Je serais ravi d'apprendre l'entièr guérison de vos yeux ; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux, qu'aux choses plus extérieures.

Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles, que Dieu nous a choisi, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions.

Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ, que de lire ses souffrances.

Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur ; c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la

croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très pure et très réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres ; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même.

La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans.

Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité, et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance, et à une langueur d'inutilité qui attristent et qui humilient l'amour-propre.

Contentez-vous de ce que Dieu vous donne et soyez également délaissés

à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités.

Dans la nudité de la pure foi, on ne voit rien et on ne veut rien voir ; on n'a plus en soi ni pensée ni volonté ; on trouve tout dans cette simplicité générale, sans s'arrêter à rien de distinct ; on ne possède rien, mais on est possédé.

Pour les austérités, elles ne sont pas exemptes d'illusions que le reste ; l'esprit se remplit souvent de lui-même à mesure qu'il abat la chair. Une marque certaine que l'âme nourrit une vie secrète dans la mortification du corps, c'est de voir qu'elle tient à ses mortifications, et qu'elle a regret à les quitter. La mortification de la chair ne produit

pas la mort de la volonté. Si la volonté était morte, elle serait indifférente dans la main du supérieur, et également souple en tous sens. Ainsi plus on a d'attachement à ses mortifications extérieures, moins le fond de l'âme est réellement mortifié.

L'œuvre de Dieu est de le faire aimer, et de nous détruire, afin qu'il vive seul en nous.

Votre fonction est donc de faire mourir l'homme et aimer Dieu.

Corrigez-vous pour corriger les autres.

La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et

de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne.

Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre

par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

Si vous abandonnez sans réserve vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille ; mais, avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifié, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges, après vous en avoir frappé, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage ! Aimer, souffrez, soyez souples et constante dans la main de Dieu.

Dieu vous aime, puisqu'il ne vous épargne pas, et qu'il appesantit la croix de Jésus-Christ sur vous.

Toutes les lumières et tous les sentiments de ferveur se tournent en illusions, si on n'en vient pas à la pratique réelle et continue de la mort à soi-même. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures, pour diviser l'âme d'avec l'esprit.

Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

Vous ne pouvez rien faire de mieux, que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour repasser sur vos faiblesses, étudier

vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumez à être familièrement avec lui.

Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas, et qui se moque de son amour ?

Quelques croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudrait aucune des joies dont on est privé.

Prière pour la conversion : O Dieu, puisqu'il est donc vrai que vous êtes ; puisque je ne puis plus ignorer ni votre puissance qui m'a fait de rien, ni votre sagesse qui m'a donné la raison, ni votre bonté qui se fait

sentir à moi par la grâce qui m'éclaire, venez au-dedans de mon cœur : changez ce cœur corrompu par toutes les passions et par la vanité ; arrachez-le, Seigneur ; donnez-m'en un autre, un cœur nouveau, un cœur pur, un cœur selon le vôtre. Quoi qu'il arrive, je veux vous aimer ; quoi qu'il m'en coûte, je veux vivre selon votre volonté ; quelques violences qu'il faille faire, je veux être juste, sincère, charitable, modeste, reconnaissant, puisque toutes ces vertus vous plaisent, et qu'on ne peut les abandonner sans offenser votre souveraine justice. Commandez donc, Seigneur, commandez tout ce que vous voudrez à votre faible créature qui vous doit tout ; mais donnez-lui de

faire et d'aimer ce que vous lui aurez commandé.

En page 183 il fait des reproches à l'islam et au judaïsme.

N'est-il pas digne de ce Dieu si bon d'avoir pris une chair semblable à la nôtre, pour nous montrer dans cette chair toutes les vertus que chacun de nous dans la sienne peut pratiquer ?

Seigneur, je vais par vous à votre Père.

Rien n'est grand que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice. Rien n'est raisonnable que ce juste désaveu de notre raison égarée. Rien n'est digne de Dieu que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance

de son esprit, et qui est désabusé de ses fausses lumières.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familier. Parlez-lui, dans votre prière, de toutes vos misères, de tous vos besoins, de toute votre peine, des dégoûts mêmes qui pourraient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits ; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez-la votre esprit et toutes vos hautes pensées ; ouvrez-lui votre cœur, et dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur, qu'il puisse

vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tous se taisent en vous pour l'entendre. Ce silence des créatures au-dehors, des passions grossières et des pensées humaines au-dedans, est essentielle pour entendre cette voix qui appelle l'âme à mourir à elle-même, et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connaît en Jésus-Christ sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache, et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout ; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu même :

plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ, pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Il faut vous faire une règle de bonne lecture selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement, assez courtement : se reposer après avoir lu : méditer ce qu'on vient de lire : le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien.

La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de

Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même détendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous ; il n'y sera peut-être jamais.

C'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

Il faut faire chaque jour une lecture courte et longue, courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup ; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs

qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu.

Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement.

Pour l'oraison, vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de bien la faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence, et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravis de l'aimer, qu'il est

bien bon de se faire tant aimé par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible, le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point ; il n'aura qu'à épancher de son abondance, et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement ? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal

que vous connaîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir ? N'y a-t-il pas là beaucoup trop de manière d'entretien ? En lui disant toutes vos misères, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : oh mon Dieu, voilà mon ingratitudo, mon inconstance, mon infidélité ! Prenez mon cœur ; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris : je ne sais pas vous le garder. Dans ces deux états, dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfants.

Considérer en quoi consiste, et ce que c'est que glorifier Dieu sur la terre. Jésus-Christ l'explique nettement par ces paroles : j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez

donnée à faire. Il faut donc, pour glorifier Dieu, connaître et exécuter ce qu'il nous a chargé de faire. Chacun a son ouvrage, et tout le monde y travaille ; mais ce n'est pas toujours à celui que Dieu nous a donné. Nous n'avons que celui de Jésus-Christ, qui est d'opérer notre salut, auquel il a travaillé toute sa vie. Tout ce que la vanité, le désir de m'établir puissamment dans le monde ; tout ce que mon humeur, mon caprice, ma colère, mon amour-propre, et la seule considération des hommes me fait entreprendre, n'est pas l'ouvrage dont Dieu m'a chargé, et par conséquent rien de tout cela ne peut honorer Dieu : c'est là l'ouvrage de ma passion, l'ouvrage du péché et du démon. L'œuvre que

Dieu m'a mise entre les mains c'est de réformer ce qu'il peut y avoir de mauvais dans mon naturel ; c'est là ce qu'il veut que je fasse : c'est de corriger mes défauts, de sanctifier mes pensées et mes désirs, de devenir plus patiente, plus douce et plus humble de cœur.

Pour les prières vocales, comme vous n'en avez pas qui soit d'obligation, faites-les fort lentement, tachant d'entrer dans les sentiments que les paroles que vous récitez vous inspirent. Pour cela, occuez-vous du sens qu'elles ont, et prenez tout le temps qu'il vous faut pour cela : ne vous pressez jamais pour finir bientôt ; il vaut mieux dire comme il faut, la moitié d'un seul psaume, qu'en dire mal et

avec précipitations plusieurs. Si vous êtes obligés de l'interrompre par quelques nécessités, finissez où vous êtes sans vous troubler, et reprenez ensuite dans le même endroit, si vous avez le loisir.

N'allez jamais à la sainte messe, sans penser, en y allant, au sacrifice de Jésus-Christ auquel vous allez assister. Tachez d'entrer dans un vrai regret de vos fautes, qui ont obligé un Dieu de verser son sang pour les laver. Que votre modestie extérieure, et votre application à une chose si sainte, fasse connaître la disposition avec laquelle vous y êtes. Je ne vous dis rien du soin que vous devez avoir de retenir votre vue, et d'éloigner tout ce qui peut dissiper votre esprit : c'est la première chose qu'il faut

faire, et que je suis persuadé que vous faites.

Les jours que vous devez vous confesser, prenez le temps de l'oraison du matin, pour en employer une partie à vous examiner, et l'autre, qui doit toujours être la plus grande, à demander la douleur nécessaire de vos fautes, et la grâce de vous en corriger. Cette préparation est bonne ; mais il y en a encore une meilleure, qui serait de veiller plus sur vous-même deux ou trois jours devant, et faire quelques pénitences et quelques bonnes œuvres de vous-même, pour obtenir de Dieu la douleur que vous lui demandez. Et quand vous n'aurez que des péchés de fragilité sur la semaine, je ne sais

s'il serait si nécessaire de vous en confesser, et s'il ne vaudrait pas mieux faire ce que nous venons de dire, de crainte de se faire une coutume de se confesser, et de le faire quelquefois sans toute la préparation qui serait à souhaiter. Cela dépend du profit que vous retirerez de la confession plus ou moins fréquente ; car c'est ce qui doit régler la fréquentation des sacrements. Le jour que vous communierez, vous ferez plus de prières que les autres. Souvenez-vous, Madame, que vous ne recevez Jésus immolé dans le sacrifice, que pour vous immoler et sacrifiez avec lui, que pour vivre de sa vie. Il est plein de vie dans le sacrement, et nous donne la vie, mais une vie

d'hostie. Il y sent les injures qu'on lui fait, et il les souffre sans y faire paraître ni sa peine ni sa puissance. Voilà l'esprit de patience et d'hostie que vous y devez recevoir, si vous communiez comme il faut. C'est à cet état où vous devez tendre et vous avancez par la communion que vous faites. Ne vous fiez pas aux bons désirs que vous pouvez avoir, s'ils sont stériles et sans effet. Travaillez avec courage à devenir douce et humble de cœur. Si vous tombez dans quelques fautes, et que vous puissiez d'abord vous retirer dans votre cabinet, allez vous prosterner devant Dieu contre terre, et demandez en pardon. L'humiliation et la douleur de votre cœur vous attirera la grâce d'être plus fidèle

dans une autre occasion. Adorez souvent le silence de Jésus-Christ, lorsqu'il était si maltraité par ses juges et par son peuple. Si on fait quelque chose de mal, qui regarde seulement votre personne et le service qu'on vous doit en particulier, souffrez-le sans rien dire. S'il vous échappe quelques paroles fâcheuses, après vous en être humilié en vous-même, réparez cela en parlant avec douceur, et faisant même quelque bien aux personnes que vous aurez traitées rudement, si l'occasion s'en présente. N'oubliez jamais la manière dont Dieu en a usé et en use continuellement avec vous ; elle est si patiente et si douce ! Voilà votre modèle. Apprenez de lui ce que vous devez être aux autres.

Ne vous découragez pas pour vos rechutes : comme elles vous font connaître et toucher au doigt votre faiblesse, elles doivent vous tenir plus humble, et plus appliqué à veiller sur vous et à recourir à tout moment à Dieu, de crainte de vous perdre.

Quand vous faites vos lectures, souvenez-vous que c'est Jésus-Christ qui va vous parler, et qui va vous parler de l'affaire la plus importante que vous ayez. Écoutez-le dans cette disposition. Lisez peu, et méditer beaucoup les vérités que vous trouvez dans le livre. Voyez si vous les pratiquez, et comment vous les pratiquez.

Demandez à Jésus-Christ qu'il vous parle au fond du cœur, et qu'il vous y enseigne ce que le livre vous représente au-dehors. Si vous y trouvez quelqu'un de vos défauts sévèrement repris, remerciez Dieu de cette grâce qu'il vous fait de vous reprendre sans vous flatter, et priez-le de vous en faire une autre, qui est celle de vous en corriger. Lisez l'écriture sainte autant que vous pourrez, et les livres qui vous toucheront le plus. Il sera bon même que vos marquiez les paroles qui vous auront le plus frappé, afin de les répéter quelquefois pendant le jour, et de réveiller les sentiments qu'elles vous auront donnés. Votre lecture faite, finissez toujours par une petite prière, et demander à Dieu

qu'il vous fasse accomplir dans l'occasion ce que vous avez appris par la lecture.

Le moi, dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur mais non par la perte du moi : au contraire, vous cherchez le moi en Dieu.

Ceux qui ont le cœur dur et même froid ont sans doute un très grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété ; car si leur piété était plus avancée, elle leur donnerait ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à

Dieu et dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus flatteur, plus séduisant, plus aimable, et par conséquent plus diabolique.

Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance daucun retour.

Il faut tellement sacrifier à Dieu le moi, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentiments. Il faut mourir à tout sans réserve, et ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les

chrétiens ; mais je crois que c'est la perfection d'une âme qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Les Pères de l'église ne découvraient les mystères du christianisme à ceux qui voulaient se faire chrétiens, qu'à mesure qu'il les trouvait disposés à les croire.

Je ne vous dis point ce que vous avez à faire : Dieu vous le dira assez lui-même selon vos besoins, pourvu que vous l'écoutiez intérieurement, et que vous méprisez courageusement les gens méprisables.

Vous devez vous laisser voir tel que vous êtes, c'est-à-dire comme un vrai chrétien. Ne rougissez point de Jésus-Christ, il ne rougira point de

vous devant son Père céleste, à son jugement. À la vérité, on doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer ; mais il faut qu'il sache que vous voulez être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété. Le vrai moyen de s'épargner de longues importunités et de dangereuses tentations, c'est de ne demeurer point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure ; mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire : les mauvaises compagnies prennent congé et cherchent parti ailleurs.

Je prie Notre Seigneur de vous conserver pour le corps et encore plus pour l'âme.

Il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions ; mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparaître, pour demeurer attentif à votre sujet, chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire, et la patience avec laquelle vous les supporterez, sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne pas les attaquer directement avec chagrin.

C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle, de se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin.

Il n'est point question d'aller vite ; il est question de bien aller.

Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnement, et il faudrait une seconde vie pour la pratique. On court un risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection ; ce sera un grand pas pour devenir parfait.

Que vos lectures et vos oraisons se tournent à vous éclairer sur vous-même, à vous corriger, et à vaincre votre naturel en présence de Dieu.

Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle.

Ne vous fatiguez point ni d'études, ni de solitude sauvage, ni même d'exercices de piété. Prenez tout avec modération ; variez et diversifiez vos occupations ; ne vous passionnez sur aucune.

Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui est votre pain quotidien.

Vous souhaitez que Dieu vous détruise, et ce souhait est bon, puisqu'on ne veut être détruit que pour établir Dieu sur les ruines de la créature ; mais il faut le désirer pour contenter Dieu, et non pour se contenter soi-même. Il faut que ce désir soit réel et constant dans tous les détails de la vie ; il faut qu'il soit modéré et réglé par l'obéissance.

Comment offrirai-je à Dieu mes actions purement indifférentes : promenade ; cour au roi ; visite à faire et à recevoir ; habillement ; propreté, comme laver ses mains, etc. ; Lecture de livres d'histoire ; affaires de mes amis ou parents dont je suis chargé ; autre amusement, chez des marchands, faire faire habit, équipage ? Je voudrais pour

chacune de ces choses, savoir une espèce de prière, ou de manière de les offrir à Dieu. Les actions les plus indifférentes cessent de l'être, et elles deviennent bonnes, dès qu'on les fait avec l'intention de s'y conformer à l'œuvre de Dieu. Souvent même elles sont meilleures et plus pures que certaines actions qui paraîtraient beaucoup plus vertueuses : 1. Parce qu'elles sont moins de notre choix et plus dans l'ordre de la providence, lorsqu'on a besoin de les faire ; 2. Parce qu'elles sont plus simples, et moins exposés à la vaine complaisance ; 3. Parce que si on les prend avec modération et pureté de cœur, on y trouve plus à mourir à ses inclinations, que dans certaines actions de ferveur, où

l'amour-propre se mêle ; enfin, parce que ces petites occasions reviennent plus souvent, et fournissent une occasion secrète de mettre continuellement tous les moments à profit. Il ne faut point de grands efforts, ni des actes bien réfléchis, pour offrir ces actions qu'on nomme indifférentes. Il suffit d'élever un instant son cœur à Dieu, pour en faire une offre très simple. Tout ce que Dieu veut que nous fassions, et qui entre dans le cours des occupations convenables à notre état, peut et doit être offert à Dieu : rien n'est indigne de lui, que le péché. Quand vous sentez qu'une action ne peut être offerte à Dieu, concluez qu'elle n'est pas convenable à un chrétien ; du moins

il faut la soupçonner, et s'en éclaircir. Je ne voudrais pas faire toujours une prière particulière pour chacune de ces choses : l'élévation de cœur dans le moment suffit. Cet usage doit être simple et aisé pour le rendre fréquent.

La guerre est une fureur que le démon à inspiré. Dieu ne laisse pas d'y présider, et d'en faire une action sainte, quand on y va sans ambition pour défendre sa patrie. Ainsi Dieu tire le bien même des plus grands maux. Ajoutez le néant et la fragilité de tout ce que le monde admire. Un petit morceau de plomb renverse en un moment la plus haute fortune. Dieu y conduit tout. Il a compté les cheveux de nos têtes ; aucun ne tombera sans son ordre exprès. Non

seulement il décide de la vie ; mais la mort même, quand il la donne aux siens, n'a rien de terrible. C'est pour eux une miséricorde, afin de les enlever à la hâte du milieu des iniquités. Il brise le corps pour sauver l'âme, et pour lui donner un royaume éternel.

Pour l'examen, vous devez le faire chaque soir, mais simplement et courtement. Dans la bonne disposition où Dieu vous met, vous ne commettrez volontairement aucune faute considérable, sans vous la reprocher et vous en souvenir. Pour les petites fautes peu aperçues, quand même vous en oubliez beaucoup, cet oubli ne doit pas vous inquiéter. Le soin d'écrire sur vos tablettes peut être trop scrupuleux :

je les retrancherais pendant un mois, pour essayer. Quant à la douleur vive et sensible de vos péchés, elle n'est pas nécessaire : Dieu la donne quand il lui plaît. La vraie et essentielle conversion du cœur consiste dans une volonté pleine de sacrifier tout à Dieu. Ce que j'appelle volonté pleine, c'est une disposition fixe et inébranlable de la volonté à ne réserver avec l'amour de Dieu aucune des affections volontaires qui peuvent en altérer la pureté, et à s'abandonner à toutes les croix qu'il faudra peut-être porter pour accomplir toujours et en toutes choses, la volonté de Dieu. Ce renoncement sans réserve et cet abandon sans réserve sont la plus solide conversion. Pour la douleur

sensible, quand on l'a, il faut en rendre grâce ; quand on aperçoit qu'on ne l'a pas, il faut s'en humilier paisiblement devant Dieu, et sans s'exciter à la produire par de vains efforts, se borner à être fidèle dans les oraisons et à regarder Dieu en tout. Vous trouvez dans votre examen moins de fautes que les gens plus avancés et plus parfaits n'en trouvent : c'est que la lumière intérieure est encore médiocre. Elle croîtra, et la vue de vos infidélités croîtra en proportion. Il suffit, sans s'inquiéter, de tâcher d'être fidèle au degré de lumière présente, et de vous instruire par la lecture et par la méditation. Il ne faut pas vouloir entreprendre de prévenir les temps d'une grâce plus avancée, qui vous

découvrira sans peine ce qu'une recherche inquiète ne vous montrerait pas, ou qu'elle vous montrerait sans fruits pour votre correction. Cela ne servirait qu'à vous troubler, qu'à vous décourager, qu'à vous épuiser, et même qu'à vous dessécher par une distraction continue. Le temps dû à l'amour de Dieu serait donné à des retours forcés sur vous-même, qui nourrirait secrètement l'amour-propre.

Question : dans mon oraison ou mes lectures méditées, mon esprit a peine à trouver quelque chose à dire à Dieu. Le cœur n'y est pas, ou bien il est inaccessible aux choses que l'esprit imagine. Réponse : il n'est pas question de dire beaucoup à Dieu. Souvent on ne parle pas

beaucoup à un ami qu'on est ravi de voir : on le regarde avec complaisance ; on lui dit souvent certaines paroles courtes qui ne sont que de sentiments. L'esprit n'y a point ou peu de part : on répète souvent ces mêmes paroles. C'est moins la diversité des pensées, que le repos et la correspondance du cœur, qu'on cherche dans le commerce de son ami. C'est ainsi qu'on est avec Dieu, qui ne dédaigne point d'être notre ami le plus tendre, le plus cordial, le plus familier et le plus intime. Dans les méditations, on se fait à soi-même des raisonnements courts et sensibles pour se convaincre, et pour prendre de bonnes mesures par rapport à la pratique, et cela est bon. Mais à

l'égard de Dieu, un mot, un soupir, une pensée, un sentiment dit tout : encore même n'est-il pas question d'avoir toujours des transports et des tendresses sensibles ; une bonne volonté toute nue et toute sèche, sans goût, sans vivacité, sans plaisir, est souvent ce qu'il y a de plus pur aux yeux de Dieu. Enfin, il faut se contenter de lui offrir ce qu'il donne lui-même, un cœur enflammé quand il l'enflamme, un cœur ferme et fidèle dans la sécheresse, quand il lui ôte le goût et la ferveur sensible. Il ne dépend pas toujours de vous de sentir ; mais il dépend toujours de vous de vouloir. Ne songez donc qu'à bien vouloir également dans tous les temps, et laisser à Dieu le choix tantôt de vous faire sentir,

pour soutenir votre faiblesse et votre enfance dans la vie de la grâce ; tantôt de vous sevrer de ce sentiment si doux et si consolant, qui est le lait des petits, pour vous humilier, pour vous faire croître, et pour vous rendre robuste dans les exercices violents de la foi, en vous faisant manger à la sueur de votre visage le pain des forts. Ne voudriez-vous aimer Dieu qu'autant qu'il vous fera goûter du plaisir en l'aimant ? ce serait cet attendrissement et ce plaisir que vous aimeriez, croyant aimer Dieu. Ce qu'on fait sans goût, par pure fidélité, est bien plus pur et plus méritoire, quoiqu'il paraisse d'abord moins fervent et moins zélés. Lors même que vous recevez avec reconnaissance les dons

sensibles, préparez-vous par la plus pure foi aux temps où vous pourrez en être privés, et où vous succomberiez tout à coup, si vous n'aviez compté que sur cet appui. Pendant l'abondance de l'été, il faut faire provision pour les besoins de l'hiver.

La vue du danger doit avertir du besoin d'élever son cœur vers Dieu par qui on peut en être préservé.

Si vous êtes fidèles à vaincre le monde et vos passions, qui sont vos plus redoutables ennemis.

N'espérez pas parvenir dans la méditation à n'être plus distrait, cela est impossible : tachez seulement de profiter de vos distractions, en les portant avec une humble patience,

sans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les apercevez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres.

Il faut se détacher du monde pour s'attacher à Dieu.

Ne vous étonnez point de faire certaine communion sans consolation ; cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur.

Vivez en paix, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il

point pour vous. Le présent même n'est pas à vous, et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu, à qui seul il appartient.

Ce n'est pas assez de se détacher ; il faut s'apetisser. En se détachant, on ne renonce qu'aux choses extérieures ; en s'apetissant, on renonce à soi. S'apetisser, c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu, qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle est moins grossière. Il faut être petit en tout, et compter qu'on n'a rien à soi, sa vertu et son courage moins que tout le reste.

La vraie instruction pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'âme devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seul enseigne toutes les vérités que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité. On est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'âme. Quand cette âme se sent surmontée par ses défauts, elle n'attend sa

délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'âme qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, et qui oublie ce qui lui manque !

Il faut aimer les hommes sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont ; ils reviennent ; ils s'en retournent : laissez-les aller ; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux ; c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et raide est opposée à Jésus-Christ.

Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'apétisser et devenir enfant sous la main de Dieu.

C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumière tout ce qu'on peut, et se contentant du succès qu'il donne.

Laisser couler l'eau sous les ponts ; laissez les hommes être des hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde ; c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes : vous ne

sauriez les refondre ; le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, et qui le permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous : que tout le reste soit pour vous comme s'il n'était pas.

Il est juste que la volonté de Dieu se fasse, et non pas la nôtre, et que la sienne devienne la nôtre même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme dans le ciel.

Il est bon d'aller aux portes de la mort ; on y voit Dieu de plus près ; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux

se connaître, quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. Oh que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever !

N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, telles que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu ; mais tout cela se tourne en poison, tout cela nous remplit et nous enflent dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéanti à ses propres yeux, et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, caché et comme anéanti, de même que Jésus-

Christ dans le sacrement de son amour.

Je ne trouve de paix au-dedans de moi, qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me vois capable de tout ce qui est le plus méprisable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande, et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

L'amour-propre nous exagère nos peines, et les grossit dans notre imagination.

Je vous plains ; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier, en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourrez donc ; vous en avez de bonnes occasions.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fonds naturel, il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre faiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur, et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter, et sans négliger le travail pour notre correction.

Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau.

La dissipation, qui est opposée au recueillement.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins sur vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corigeant, comme on supporte et on corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en

oraison ; car en effet il faut y être. Faites chaque chose sans empressement, par l'esprit de grâce. Dès que vous apercevez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur, où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de la grâce demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grâce en écoutant Dieu. C'est la mort continue à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parce que la grâce qui donne la paix succède à la nature qui cause

des troubles. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur : alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez ; mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux ; c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent.

Vous savez que l'infirmité est une précieuse grâce que Dieu nous donne, pour nous faire sentir la

faiblesse de notre âme par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriser la vie, et de soupirer après la patrie céleste : mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus près notre fin, l'amour-propre se réveille, il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme : on ne trouve au fond de son cœur aucun désir du royaume de Dieu ; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyait détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquels nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à

l'esprit de grâce pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Pourquoi pleurions-nous ceux qui ne pleurent plus, et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes ? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues.

Vous avez besoin de sentir votre misère, et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

On ne vit à Dieu que par mort continue à soi-même.

Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme Saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que notre misère et sa miséricorde.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par la maladie qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile, et pleine de misère.

Portez patiemment votre croix, qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente ; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort, c'est votre pain

quotidien. Ce pain est dur et sec ; mais il est au-dessus de toute substance, et très nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continue de l'amour-propre.

L'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes.

Il faut vouloir sa destruction, malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir ; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grâce. C'est de ne point écouter la nature, et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas

donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer ; mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ : cependant, qu'il arrive non ce que je voudrais, mais ce que vous voudrez. Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de sentir ; mais on l'est de consentir, moyennant la grâce de Dieu.

Il me paraît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir, et la grâce qui nous y pousse, ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la

différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités : car, quoi qu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une âme qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'apôtre dit, que la loi n'est point établie pour le juste, loi gênante, loi dure, loi menaçante : loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il y a une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants ; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de Saint-Augustin : « aimez, et faites après cela tout ce que vous voudrez.

» Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paraît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne point s'abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à mieux le faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre de temps à regarder derrière soi ; de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'apôtre, à ce qui est

devant nous ; de ne point faire sur une chute une multitude inutile de retour qui nous arrête, qui nous embarrassse l'esprit, et qui nous abatte le cœur ; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route ; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque ; de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des pièges, mais comme un Père qui nous aime et veut nous sauver ; plein de confiance en sa bonté, attentif à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompé de tout vains appuis sur les créatures et sur nous-

mêmes : voilà le chemin et peut-être le séjour de la véritable liberté.

Notre propre esprit, quelque solide qu'il paraisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent ; les croix nous abattent ; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et légale ; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain. Nous ne pouvons

attirer en nous le bon esprit que par l'oraision. Le temps qui y paraît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grâce, vous travaillez plus pour vos devoirs extérieurs, que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans sa source.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui ; elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ; autrement on arracherait le bon grain avec le mauvais. Dieu

laisse dans les âmes les plus avancés certaines faiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des témoins dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir, par ces restes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes âmes des témoins ou restes de ce qu'il en a ôté de misère. Il faut que ces personnes travaillent, chacun selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez au support de leur faiblesse. Vous devez comprendre, par votre propre expérience en cette occasion, que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous

combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur. Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurais peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse, et en m'accoutumant à être repris.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond ; ce serait un grand défaut d'expérience. Il y a longtemps que je vous ai dit que,

Madame..., avec des imperfections visibles, était beaucoup plus avancé que ceux qui sont exempts de ces défauts, et qui voudrait les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires serait pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmonté par leur misère, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-

mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose à son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété. Souffrez donc le prochain, et apprivoisez-vous avec vos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent, et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grâce : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support ; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu, et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre

plus souple. Acquiescez, sans savoir comment tout cela pourra se faire.

Le trouble est une révolte du fond contre Dieu, et une division de la volonté contraire à elle-même ; le fond de l'âme est comme déchiré dans cette division.

Vouloir ce qu'on souffre, c'est ne rien souffrir dans la volonté ; c'est y être en paix. Heureux germe du Paradis dans le purgatoire !

Le doute est le trouble d'une âme livrée à elle-même, qui voudrait voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre.

